

papa.... toujours.... sage... et le reste se perdit dans des modulations inarticulées.

—Oh ! sans doute ! s'écria Norton, je te resterai toujours ! Laisser cette enfant après l'avoir sauvée, la sacrifier, la perdre, c'est une lâcheté ! Travaille, travaille, lâche, et ne vole pas !

Il embrassa son enfant, et prenant ses effets, les serra aussitôt dans son sac. Puis il descendit.

—Mère Bradcock, dit-il à la vieille, je viens de recevoir une nouvelle qui me force à retourner au pays. Je compte revenir dans peu. Si je ne revenais pas à temps, vous vendriez tout pour payer le loyer, et vous dédommager de vos peines.

Il remonta ensuite, réveilla Lily, l'habilla, la prit sur son bras, et partit. Il ne s'arrêta que lorsqu'il fit nuit close. Le lendemain il entra dans Londres.

III.

—Monsieur ! dit en entr'ouvrant discrètement la porte, une femme âgée, dont la mise et les manières annonçaient une gouvernante de bonne maison, lord Billingham est en bas, dans sa calèche, avec deux ou trois amis. Il désirerait vivement que monsieur lui permit de les introduire dans son atelier pour admirer ses œuvres. Toutefois si monsieur est trop occupé, il remettra ce plaisir à une autre fois.

—Dites à lord Billingham, répondit sans se déranger le maître du logis, que je suis désolé de ne pouvoir le recevoir en ce moment. J'ai un rendez-vous d'affaires très-important.... Je serais charmé qu'il me fit l'honneur de revenir

La femme de charge sortit, et la porte de l'atelier se referma doucement.

Cet atelier était un atelier d'homme du monde, d'artiste, d'ouvrier et de savant tout à la fois. De soyeuses tentures, de riches portières, de commodes tapis, lui donnaient une physionomie de luxe et d'élégance. Sur les murailles, des statuettes, des bas-reliefs, des débris précieux d'anciennes sculptures, s'entremêlaient avec des armes antiques et modernes ciselées, travaillées, ornées avec la plus grande richesse. Auprès de la haute fenêtre, un établi de ciseleur, entouré d'étaux, chargé d'outils divers, dont un grand nombre étaient encore rangés sur des râteliers à portée de la main ; puis, des modèles en cire et en plâtre, des fragments étincelants d'orfèvrerie, des figurines détachées, et des vases précieux, les uns ébauchés, les autres terminés déjà. Auprès de l'âtre, des creusets, une forge portative, un fourneau de fonte. Plus loin, un tour avec ses accessoires, des appareils de chimie ; puis un chevalet de peintre, des cartons, etc.

Assis auprès de l'établi, l'artiste paraissait occupé d'un travail difficile. Courbé sur son étau, il terminait une délicate figurine d'argent. Au reste, son costume répondait à l'aspect de son atelier : une robe de chambre en damas était serrée autour de sa taille par une écharpe de soie, une toque de velours vert était posée sur ses longs cheveux blonds, qui bouclaient sur son cou ; sa figure mâle et régulière avait un caractère sévère et noble à la fois. C'était Edouard Norton. Certes, il eût été difficile de reconnaître, en voyant cet élégant gentleman, et cette physionomie calme, élevée, pleine d'une dignité réfléchie, le bandit braconnier qui remplissait de terreur la ferme de Tom Craig, ou même l'ouvrier turbulent de Maître Freeman.

Il interrompit son travail, leva les yeux d'un air distrait, puis les tourna lentement vers un coin de l'atelier où dessinait avec

application une jeune fille de douze ou treize ans au plus. Il la regarda quelque temps.

—Lily ! lui dit-il.

Lily retourna vivement la tête, et montra son charmant visage que les années semblaient avoir encore embelli, en ajoutant à ses grâces enfantines la pureté virginale de la jeune fille.

—Attends, lui dit Norton.

Et la baisant sur le front, il lui posa la main sur la tête.

—Penche-toi de ce côté.... Là.... Bien ! Reste un moment tranquille.

Il examina quelque temps le mouvement de son cou et de ses épaules dans cette pose gracieuse, au travers de ses tresses blondes ; puis il donna quelques coups de lime et du burin à son ouvrage ; regarda encore....

—Bien ! dit-il en la baisant une seconde fois, merci, petite.

Lily se leva et vint voir la figurine que sculptait son père.

—C'est l'ange du coffret pour l'évêque ?

—Oui, mon ange, répondit Norton en la prenant dans son bras, sans cesser de regarder son ouvrage.

A ce moment la porte se rouvrit de nouveau.

—M. le pasteur Fergusson, annonça la gouvernante.

Norton tressaillit et se leva. Il pâlit sensiblement, et s'avança vers le vénérable pasteur en ôtant sa toque.

—Je suis réellement désolé, monsieur Fergusson, dit-il d'une voix altérée, que vous ayez pris la peine de venir dans mon réduit. Je m'étais présenté au presbytère....

—Puisque j'étais absent, monsieur Norton, répliqua le pasteur en souriant, il était juste que je vous rendisse votre visite. C'était un véritable plaisir pour moi ; j'y gagnais une occasion d'admirer vos nouvelles œuvres.... et de dire un petit bonjour à ma petite Lily, ajouta le bon vieillard en caressant la joue de la jeune fille, qui rougit timidement.

—Remercie le pasteur, Lily, répliqua Norton, et... laisse-nous ma fille.

Lily sortit ; et lorsque Norton fut seul avec le vieillard, il garda pendant quelque temps le silence, comme s'il eût hésité à commencer une conversation pénible.

—Je m'étais rendu au presbytère, dit-il enfin, parce que j'avais besoin de conseils, monsieur Fergusson, dans une position difficile ; j'ai pensé que votre expérience me serait utile, et peut-être même votre concours.

—Ce serait avec le plus grand plaisir, monsieur Norton, si je le puis. Je professe pour vous l'estime que mérite votre talent, votre conduite si régulière, si exemplaire à votre âge, au milieu des séductions qui entourent un artiste. Vous pouvez compter sur moi.

—Ce témoignage si flatteur m'est bien précieux, monsieur le pasteur.... Vous jugerez peut-être mieux encore le prix que je dois y attacher, en écoutant ce qui me reste à vous dire.

Il s'arrêta ici un moment.

—C'est tout une histoire, reprit-il d'une voix émue, une histoire romanesque, qui remonte à quelques années déjà.

Un jeune homme, un de mes parents, tomba par suite des infortunes de notre famille, dans la misère, et dans tous les écarts que la violence de son caractère et le malheur de sa position peuvent faire comprendre sans les excuser. Braconnier, vagabond, sans amis, sans asile, on l'accusa de vol et d'incendie. Il était innocent : il fut obligé de s'enfuir. Mais, au milieu de cette incendie, dont il n'était pas coupable, il avait sauvé un enfant. Cet enfant, il ne pouvait le rendre à sa famille, puisqu'il en igno-